

modelé avec une perfection achevée, on le vit, un jour, se rendre à Marseille.

Quand il en revint, il rapportait une dent d'ivoire, d'une beauté parfaite, qu'il avait voulu choisir lui-même, ne pouvant confier à personne le secret d'une résolution fermement arrêtée.

Puis, pendant près d'une année, il s'enferma dans son atelier et vécut dans un isolement absolu, livré aux pensées d'amère tristesse qui le dévoraient. Et c'est sous l'empire de ce sentiment qu'il fit de cet ivoire un Christ mourant sur la croix.

A l'exécution de cette œuvre, il mit tout son cœur et toute son âme. Tout entier à sa douleur, comme s'il en savourait toute l'amertume, il s'en inspira pleinement pour donner à la figure auguste de l'Homme-Dieu, une expression ineffable de souffrance, qu'on ne pouvait contempler sans une vive émotion. Car cette souffrance n'était pas celle d'un faible mortel, vaincu par les douleurs de l'humanité, mais celle d'un Dieu, supérieur à notre faiblesse et qui semblait dire : — Je souffre et je meurs, mais pour briser dans trois jours la pierre du tombeau !

Telle fut l'œuvre à laquelle Paul Salviati consacra de longs mois, sans qu'il fût donné à personne, à Arles, de la voir et de l'admirer.

Quand le christ fut achevé et fixé sur une croix d'ébène, Paul Salviati l'enveloppa dans une pièce de toile; puis, un jour, la nuit venue, et sans que personne s'aperçût de son départ, il s'éloigna de la ville d'Arles, en suivant la route qui conduit à Tarascon et de là à Avignon.

Toute la nuit il marcha, sans prendre aucun moment de repos, et quand le soleil parut à l'horizon, il arrivait sous les murs de la chartreuse de Bonpas.